

aujourd'hui son décalage temporel par rapport aux récits précédents dont on a des témoignages dès l'époque classique, tandis qu'elle est bien plutôt probablement le produit de la construction identitaire du nouvel État messénien hellénistique. Pour le dire de manière imagée, le contexte d'énonciation de cette version comme des récits autour d'Aristomène, est, sans vouloir amoindrir le rôle de Pausanias qui nous la transmet, la magnifique parure monumentale révélée par les fouilles de Messène, avec son programme politico-religieux, les monuments de Mégalopolis, de Lycosoura, les sculptures de Damophon... Dans l'échec de l'agression des jeunes Spartiates déguisés en filles, elle exprime la dérision des Messéniens et même leur mépris à l'égard des produits d'une *agôgê* dans laquelle les adversaires de Sparte voyaient la cause de leurs maux et dont ils ont imposé l'abolition quand ils l'ont pu. Les recherches, principalement épigraphiques, des dernières décennies, ont montré toujours plus l'énorme créativité rituelle de la période hellénistique. Il en est de même assurément pour ce qui est des « mythes » dans ce cadre international de conflits aigus, de guerres de mémoires, et plus largement de rivalités, qui se prolongent à l'époque impériale, dans lequel sont venus à leur tour intervenir les Romains. Messéniens et Achéens de Patras (avec leurs concitoyens romains) n'ont pas voulu, chacun à leur manière, dans leurs cultes, leurs rituels, leurs récits, abandonner la Limnatis, ni même Orthia, aux Spartiates. En vis-à-vis, il faut placer les réformes néo-lycurguéennes de la Sparte euryclide. En prétendant restaurer de l'ancien (mais pas simplement dans un but « muséographique » ou touristique), on a fabriqué du nouveau, comme vient également de le montrer François Kirbihler pour les prêtresses d'Artémis dans l'Éphèse augustéenne<sup>1</sup>.

Il nous reste encore une fois à remercier Claude Calame, et les éditions des Belles Lettres, de nous donner cette superbe réédition révisée. Une grande leçon de recherche, et de pédagogie.

Pierre Ellinger  
(Université de Paris)

Elias KOULAKIOTIS, Charlotte DUNN (dir.), *Political Religions in the Graeco-Roman World. Discourses, Practices and Images*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2019. 1 vol. 15,2 × 21,2 cm, 323 p. ISBN : 978-1-5275-3241-0.

Cet ouvrage est issu d'un colloque organisé lors du mois de juillet 2014 à Ioannina en Grèce<sup>2</sup>. Il est constitué de quatorze chapitres rédigés en anglais par différents contributeurs et répartis en trois sections de manière à mettre en exergue une série d'approches thématiques distinctes mais complémentaires. La première partie (ch. 1–5 : *Discourses, Legitimacy, Charisma*) s'intéresse aux processus de créations par les élites gouvernantes de messages politiques invoquant des éléments appartenant à la sphère des religions grecque et romaine traditionnelles. La deuxième partie (ch. 6–9 : *Practices, Rituals, Identities*) concerne le rôle du rituel dans la mise en place de tels messages politiques. La troisième section (ch. 10–14 : *Images, Spaces, Monuments*) s'intéresse quant à elle aux modalités d'occupation de l'espace civique et à la visibilité accordée aux rituels.

De manière générale, le principal mérite des différents chapitres de cet ouvrage réside dans la prise en compte d'une multiplicité de niveaux de production des messages politiques

1. Cf. P. ELLINGER, « Le maître et son fidèle esclave : Artémis Limnatis et l'identité de la cité de Patras », in L. BREGLIA, A. MOLETTI, M.L. NAPOLITANO (dir.), *Ethne, identità e tradizioni: La terza Grecia e l'Occidente*, Pise, 2011 (*Diabaseis*, 3), p. 573–586; F. KIRBIHLER, « Les prêtresses d'Artémis à Éphèse (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. – III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.) ou comment faire du neuf en prétendant restaurer un état ancien ? », *DHA* supplément 18 (2018), p. 21–79.

2. La table des matières est reprise ci-dessous, p. \$\$\$.

invoquant des éléments empruntés à la religion traditionnelle. Dans certains cas, l'attention des auteurs s'est portée sur le rôle des classes dirigeantes. Millender (ch. 2) envisage par exemple le cas étonnant de l'héroïsation post-mortem de Cynica, sœur du roi de Sparte Agésilas II. L'A. soutient que cette héroïsation faisait partie intégrante de la politique de promotion de l'image royale menée par Agésilas, fondée sur une opposition au général Lysandre et sur les honneurs cultuels dont elle bénéficiait de la part des Samiens. Il en va de même pour le cinquième chapitre, où Müller se penche sur un passage de Dion Cassius relatant l'apparition fantastique du fantôme d'Alexandre le Grand, accompagné de 400 compagnons formant un cortège à travers la Mésie et la Thrace. Il révèle ainsi une démarche complexe d'utilisation de l'image d'Alexandre au sein d'un programme idéologique visant à renforcer la légitimité de Sévère Alexandre, fraîchement nommé empereur. De manière analogue, mais en se focalisant sur les cités plutôt que sur le pouvoir royal/impérial, Arguriou-Casmerides (ch. 13) étudie les vertus justifiant la création d'honneurs cultuels ou civiques en contexte religieux de la part des cités grecques. L'étude des formulaires employés dans les décrets émis par leurs autorités souligne que les *honorandi* étaient envisagés davantage pour leur action bienfaitrice envers la communauté civique qu'en raison de leur attitude envers les divinités.

Le volume possède comme qualité de mettre en avant les modalités de réception et d'appropriation des messages émis par ces classes dirigeantes. Koulakiotis (ch. 4) s'interroge par exemple sur le rôle d'Arrien en tant que prêtre de Déméter et Korè, divinités principales de la cité de Nicomédie. En liant cette charge officielle à l'initiation du philosophe aux mystères d'Éleusis, il identifie les fonctions religieuses d'Arrien comme des éléments révélateurs de son adhésion à la politique d'Hadrien, visant à unifier l'empire sous la marque de l'hellénisme.

Cette approche est complétée par un intérêt constant pour la tension existant entre les contextes particuliers et le cadre plus général des religions grecque et romaine. Au chapitre onze, Mostratos reconstitue les scènes mythologiques représentées sur divers temples du Péloponnèse. Ces recherches minutieuses permettent d'affirmer la nécessité d'envisager les choix iconographiques en regard du contexte local et de ses interactions avec l'échelle panhellénique. De la même manière, Chritodoulou (ch. 7) met en avant le rôle de la déesse Aphrodite dans le message politique du stratège athénien Cimon et du roi de Salamine Évagoras I<sup>er</sup>. En soulignant le rôle prééminent de ces figures importantes du paysage politique grec de l'époque classique, l'A. révèle l'existence de différents niveaux d'interactions dans la mise en place des visées impérialistes athéniennes sur l'île de Chypre.

Le choix des éditeurs de ne pas rédiger de conclusion finale apparaît pertinent au regard des objectifs énoncés en début de volume. En effet, aucune définition précise de l'appellation « *political religions* », employée dans le titre, ne nous est proposée. De cette manière, plutôt que d'unifier le phénomène sous une définition rigide, les A. multiplient les approches méthodologiques permettant de rendre compte de la complexité des liens existant entre les sphères politiques et religieuses dans les sociétés grecque et romaine. Loin de réduire le concept de « *political religions* » à un phénomène unique, chacune des contributions fournit un exemple indépendant qui apporte une expertise distincte sur cette thématique. Un large cadre chronologique (VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère) et géographique (e.g. Grèce continentale, îles grecques, Sicile, Italie) est donc abordé. Les contributions présentent toutefois la caractéristique commune de porter une attention particulière aux interactions entre les différents niveaux de production et de réception des messages politiques, tout en considérant les contextes locaux ainsi que leurs rapports avec l'échelle globale du monde classique. Il s'agit donc d'un recueil appréciable d'études de cas particuliers, s'insérant chacune dans le contexte de la recherche

actuelle, qui tend vers une prise en compte toujours plus aiguë des rapports entre les sphères politique et religieuse.

Luca Lorenzon  
(Université de Liège)

Josine BLOK, *Citizenship in Classical Athens*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017. 1 vol. 15,5 × 23,5 cm, xix+328 p. ISBN : 978-0-521-19145-6.

Qui n'a pas entendu dans ses cours d'histoire grecque que la citoyenneté de la *polis* était réservée aux hommes, au sens des « mâles adultes »? L'affaire a longtemps été considérée comme entendue : les femmes, exclues des fonctions politiques, n'étaient pas citoyennes. L'historiographie des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles abonde d'un tel constat et l'influente entreprise de recherche menée par le *Copenhagen Polis Centre* a largement contribué à le souligner, notamment dans les travaux de son chef de file, Herman Mogens Hansen. Même Nicole Loraux, dans une perspective d'étude pourtant peu centrée sur l'institutionnel, associait la faible représentation de l'adjectif *Athenaios* au féminin au déclassement social des femmes au sein de la cité athénienne : *Les Enfants d'Athéna* étaient forcément des mâles.

C'est cette prétendue évidence que Josine Blok (J.B.) interroge depuis des années, dans des articles individuels comme au sein d'un programme collectif financé par le Fonds néerlandais de la recherche. Ce dernier a produit de très beaux fruits, tels l'ouvrage de Sara Wijma sur les métèques, celui de Saskia Peels sur le terme *hosios* et sa famille<sup>1</sup>, et une collaboration soutenue de l'A. avec l'excellent épigraphiste Stephen Lambert. L'ouvrage ici recensé vient couronner ce parcours en livrant une réflexion aussi approfondie que nuancée sur la notion de citoyenneté dans l'Athènes classique. Pour ce faire, elle interroge de front la vision institutionnelle de la citoyenneté qui réserve aux hommes charge politique (*archè*) et charge judiciaire (*kerisis*), selon la définition du citoyen qu'Aristote livre dans la *Politique* (1275a 22–24). Une telle définition, lue au prisme des évolutions politiques des deux derniers siècles en Europe et aux États-Unis, a durablement marqué la vision moderne de la citoyenneté antique, reléguant aux marges du système les esclaves, les femmes, les enfants, les étrangers. Or, comme le montre J.B. en son premier chapitre (« Rethinking Athenian Citizenship »), la focale se modifie dès que l'on quitte la réflexion théorique d'Aristote pour plonger dans le concret de la vie des Athéniens, notamment par le biais des plaidoyers judiciaires. Ainsi, quand l'Athénien Euxithéos doit se défendre d'une éradication de la liste des citoyens de son dème en 346/5, Démosthène ne lui fait pas dire qu'il a détenu une charge politique ou qu'il a siégé au tribunal pour appuyer sa revendication d'être citoyen. Les arguments invoqués sont une filiation adéquate (ascendance citoyenne du côté du père et de la mère) et une participation active aux *hierai* qui marquent cette même filiation (par exemple le fait de figurer dans la liste de candidats potentiels pour l'élection du prêtre d'Héraclès dans son dème). En bref, ce que nous appelons « la religion » apparaît comme une composante déterminante de la citoyenneté et, à ce titre, elle ouvre la voie à une inclusion des femmes dans la réflexion sur ce thème. Faire partie de la cité au titre de citoyen athénien, c'est avant tout *metechein ta hiera kai ta hosia*, « partager les *hierai* et les *hosia* », tant au sein de l'*oikos* qu'au niveau de la *polis*.

C'est dès lors à reprendre minutieusement l'étude des notions complexes qu'impliquent les termes *hieros* et *hosios* que J.B. réserve son deuxième chapitre intitulé « A Bond between *Polis* and Gods ». Un tel « pacte » est fondé sur la réciprocité à long terme entre les humains

1. S. WIJMA, *Embracing the Immigrant: The Participation of Metics in Athenian Polis Religion (5th–4th Century BC)*, Stuttgart, 2014; S. PEELS, *Hosios: A Semantic Study of Greek Piety*, Leiden, 2016.